

## Jacques DAME

Un grand garçon de quatorze ans à peine, la face fendue d'un sourire engageant ; il n'est guère pour les grandes démonstrations avec cris et gestes, mais vous serre fraternellement la main ; il est l'ami de tous.

Depuis pas mal d'années, il a de nombreuses migraines naturelles. Chacun leur donne une cause hépatique, sa maman elle-même ne souffre-t-elle pas du foie ? Il marche maladroitement. Tout petit, il eut une triple fracture de la jambe. Hier, il est tombé en descendant l'escalier. Sa maman voudrait le retenir à la maison. Lui considère que l'accident est dû à sa maladresse. Il veut dès maintenant, dans sa vie de collégien, se donner à fond dans ses jeux et dans son travail. Il ira en classe comme d'ordinaire. Cela lui demande certainement un formidable effort de volonté. Le lendemain, en effet, devant de nouveaux symptômes alarmants, ses parents consulteront des spécialistes qui ne leur cacheront pas la gravité de la situation : le départ pour Liège est immédiatement décidé.

Nous sommes dans la salle d'attente d'un célèbre chirurgien des affections cérébrales. Jacques, assis entre ses parents veut céder sa place à une dame qui vient d'entrer : « Enfin, Jacques, fais-nous le plaisir de rester assis, tu es malade, mon ami ». Peu après, entre un vieillard marchand à l'aide de béquilles : « Cette fois-ci, au moins, j'espère que vous me laisserez me lever ». Pourtant dans quelques instants, le docteur diagnostiquera une tumeur cérébrale ; l'opération est décidée, le malade peut passer chez lui deux jours avant l'entrée en clinique.

Au retour, en passant par Charleroi, il se fait déposer au Collège ; il frappe chez le Père Van Cangh : « Père, je viens vous dire

adieu », et avec une sérénité parfaite, il lui annonce l'intervention qu'il va subir. Pour lui, l'issue ne fait pas de doute car il est probable que, depuis longtemps, il se doutait de son état. Régulièrement second de classe, n'avait-il pas déclaré un jour qu'il ne pourrait terminer ses études latines. Il ira de même faire ses adieux chez deux autres Pères, dont son confesseur.

De retour à la maison, sa mère l'interroge sur ses visites : « Le Père Van Cangh, sa main tremblait en me disant au revoir. Un autre Père a été incapable de me le dire ». — « Et toi, mon ami, à quoi penses-tu ? » — « Moi, dit-il, je vis heure par heure et j'attends ». De fait durant ces deux jours, il vivra heure par heure comme il a toujours vécu. Au dîner, son appétit est excellent ; le soir, il joue aux puces avec des voisins jusque tard dans la soirée. Ses parents sont tristes, il chante tout son répertoire scout pour dissiper leur angoisse. Lui, si pieux, ne récite pas une prière de plus ; ses seuls préparatifs de départ consisteront à ranger son bureau, brûler ses papiers et préparer l'argent pour l'anniversaire de sa sœur.

Voici le jour du départ. Le matin, avant de descendre, il console sa maman dont le visage ne peut cacher l'appréhension qui l'étreint : « Si je ne reviens pas, tu ne dois pas pleurer, tu dois dire aux autres de ne pas pleurer », puis il descend en chantant et fait honneur à son déjeûner. Il va quitter la maison, la maison où il a passé les meilleurs jours de son enfance, ses affaires qu'il arrangeait avec tant d'amour ; longuement, il regarde chaque chose pour les caser dans son cœur ; il ne s'apitoye pas, mais visiblement son cœur se gonfle et voici le jardin où chaque été, il jouait avec ses cousins : « Dis, maman, il faudra continuer à inviter mes cousins pendant les vacances ».

A Liège, il dira à sa mère le secret de sa sérénité, de cette superbe force d'âme : « Quand on a tout offert, c'est beaucoup plus facile ». Mais il n'est pas au bout de ses peines ; on vient de lui faire une radiographie la tête en bas, et il gémit en rentrant ; sa maman lui rappelle les autres malades : il ne poussera plus le moindre soupir, il ne veut pas les déranger.

Le jour de l'opération est arrivé ; le matin il assiste à la messe à la cathédrale. Le voici dans la salle d'opération ; sans une hésitation, il monte sur la table... l'intervention ne peut être tentée, le chirurgien doit refermer la boîte crânienne sans pouvoir toucher la tumeur. Jacques est mort. Selon l'avis du médecin, il a enduré, depuis plusieurs mois, des souffrances atroces.

Depuis deux ans, la maman se doutait de l'état de son enfant ; mais, au Collège, nous n'avions rien remarqué ; ce ne fut qu'après les paroles du médecin que nous vinrent, en masse alors, les souvenirs de son énergie : en cinquième latine, il fit les concours de fin d'année en soutenant son bras droit de sa main gauche ; jamais il ne prit excuse de ses migraines pour s'absenter de la gymnastique ; bien plus, comme son chef de troupe le lui avait recommandé le jour de sa promesse, il fait chaque matin quelques exercices de culture physique, mais ses efforts dépassent ses seules forces et il demande à sa sœur de diriger cette séance.

D'innombrables témoignages de sympathie et d'admiration parvinrent à ses chers parents : ses camarades de Collège habitant Châtelaineau parlent d'un fils rayonnant d'affection, d'un ami s'oubliant par dévouement et d'un chrétien rêvant sans cesse d'une vie toujours plus intense pour le bon Dieu et pour le prochain. Un de ses professeurs parle d'un de ces cœurs d'enfants qui font, sans même le soupçonner, du bien à tous ceux qui l'approchent. Il dit encore : « Je savais que je pouvais compter sur lui pour tous les dévouements ». Son ancien professeur de seconde primaire : « Il était un ardent, il aimait son travail, il aimait son école ; sa piété était simple, de bon goût, sans recherche, mais profonde. Jacques vivait sa prière ».

Scout à fond dans sa vie, sa maladie et sa mort, Jacques Dame est retourné à la Maison en uniforme scout. Depuis lors, l'Unité « Roi Albert » comprend deux troupes ; celle où se trouve la patrouille de l'Epervier, sa patrouille, s'appelle aujourd'hui : « Troupe Jacques Dame ».

Jacques écrivant à un ancien aumônier de meute, eut un jour cette parole : « Ce qui compte, c'est de ne jamais être indifférent pour les autres ». Sa mort d'ailleurs est un exemple incomparable pour les scouts, mais c'est bien parce que depuis son plus jeune âge, il avait fait de son mieux pour être prêt le plus souvent possible.

Il est difficile dans une notice qui se doit d'être succincte, de retracer l'historique de sa vie, d'y situer à leur place des événements comme sa première communion, sa confirmation, sa promesse scout et de dire l'influence qu'ils eurent dans cette montée régulière, mais méritoire ; je me contenterai donc de rappeler ici quelques-unes de ses belles qualités et de les illustrer.

Tous ceux à qui j'ai parlé de lui, ont vanté sa loyauté et la confiance absolue qu'il leur inspirait. Il savait mettre du panache dans sa franchise. 6<sup>e</sup> Latine. Le jeune nouveau garde, sans s'en rendre compte, sa toque en classe. Le professeur, nerveux ce jour-là, lui crie d'avoir un peu de tenue. Jacques ne comprend pas, les choses s'envenimant, pas moyen de s'expliquer. Le professeur est hors de lui : « Vous me copierez le règlement ». — « Mais enfin, Père ». — « Quoi ! Vous voulez deux heures de retenue ? » Comme début au Collège, c'est réjouissant. La mort dans l'âme, il fait son pensum, puis va le présenter à son professeur : « Bonjour Père, voici le règlement, je l'ai copié, mais c'est injuste, je ne méritais pas cette punition ». Inutile de dire que le Père fut conquis, il sut apprécier la noblesse de cœur de son élève et devint plus tard son ami.

Visiblement pétri d'idéal pour lui-même, il a toujours cherché à entraîner les autres : le Frère qui l'eut comme élève à l'école de Châtelineau se le rappelle avec émotion : « Neuf ans, deux grands yeux purs, clairs et francs, ouverts sur un avenir plein de promesses, une mèche de cheveux blonds lui barrant le front, un sourire aux lèvres, tel il m'apparaissait chaque matin. Il avait groupé les écoliers de bonne volonté, ensemble ils discutaient ce qu'il y avait à faire de mieux. Lui distribuait ses conseils sans orgueil, faisait même

des réprimandes. » Si jeune, il avait déjà découvert le champ d'apostolat ardu qui s'offrait à lui. C'était bien le même garçon qui, quatre ans plus tard, sera spontanément le chef du groupe des collégiens habitant Châtelineau. Une fois par semaine, le Père Van Canghai organise une messe de classe. Jacques, ne supportant pas le voyage à jeun qui le rendait inévitablement malade pour le reste de la matinée, n'a cependant jamais voulu rater cette messe : il était convaincu de la responsabilité de l'exemple. Il dirigeait aussi un groupe de cadets ; ceux-ci faisaient entre eux, durant le Carême, un chemin de croix à la chapelle, sans surveillance. Trois ans après, un participant rappelait ses souvenirs : « Avec Jacques, disait-il, il ne s'agissait pas de faire cela à moitié ou pour contenter le Père ». Pour la réalisation de son idéal, Jacques était servi par un caractère extrêmement volontaire. Quand une décision avait été prise, il ne s'agissait pas de tergiverser, de remettre à plus tard ; il faisait ses devoirs avec un ami, et si, à l'heure dite, son camarade n'était pas là, il sautait sur le téléphone pour secouer le retardataire.

Il avait énormément d'amour-propre et dans tous les domaines ; aussi sa maladresse aux prises de foulard le morfondait cruellement. En patrouille, c'était toujours lui qui proposait d'en faire, et, une fois éliminé, il s'entraînait avec d'autres scouts qui étaient dans son cas.

Sa délicatesse lui attachait toutes les sympathies. Il assistait à la messe de six heures afin d'aider l'organiste aveugle : il le conduisait à la communion et le ramenait chez lui, une fois la messe terminée. Une B. A. peu banale, n'est-il pas vrai ? Lorsque le Faisan, C. P. fondateur de la patrouille de l'Épervier, celui qui avait reçu Jacques, passa au clan, notre scout proposa de faire une sortie en son honneur et de l'y inviter. Cette tradition est demeurée : puissent les Eperviers la garder comme un précieux souvenir. Au camp, c'était une bénédiction de l'avoir dans sa patrouille : il se couchait le soir en silence, et le matin était le premier prêt pour la gymnastique ; mais c'est durant la préparation de l'inspection, qu'il était le plus épatant : prêt longtemps avant d'autres, il aidait les plus attardés

à boucler leur sac. Il faisait cela et bien d'autres B. A. en souriant, sans un reproche pour les gribouilles. Il avait aussi un merveilleux talent pour apaiser les disputes rien que par son large sourire, sa façon bon enfant de prendre les drames. Seuls, les saboteurs délibérés, parvenaient à le mettre hors de lui ; alors, il ne badinait pas : en deux minutes, l'intéressé était au courant de sa façon de penser et partait l'oreille basse.

Mon vieux Jacques, je suis encore plus émerveillé par ta vie, maintenant que je devine les efforts qu'a dû te coûter la réalisation de ton idéal, malgré ta maladie, et certains jours, j'en suis sûr, malgré ton caractère !

Si on me demandait l'article de la loi scout qui t'illustre le mieux, je devrais répondre « tous ». Je ne puis toutefois résister au désir d'en mettre un comme oriflamme en tête de ta vie :

« Le scout est fait pour servir et sauver son prochain ».